



Correspondance de la cour

Olympe de Gouges

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Correspondance de la cour

Sur une Dénonciation faite contre son Civisme, aux Jacobins ,
par le Sieur Bourdon.

1 Jour don , je t interpelle de répondre au tribunal de Fopinion
publique. T u neluiéchapperas pas, et tu lui rendras compte de
cette infâme pétition que tu m'attribues, et dont tu es sans doute
l'Auteur.

1VI a i d a t a i res d'un peuple qui n'étoit pas né pour les fers ?
prêtez-moi une oreille attentive.

ÏHENEWKERRI

UBRAIHf'

Je vivois an milieu des troubles et des orages , je vivois dans la
sécurité de l'innocence , je n'éprouvois de terreur que pour mes
concitoyens , je desirois , il est vrai , une révolution philoso-
phique , digne de la sainte humanité , digne enfin de voa prin-
cipes républicains -7 mais rassemblée constituante en décida au-
trement 5 elle avilissoit les tyrans et les conservoit. Cette consti-
tution si vantée n'a produit qu'un gouvernement monstrueux. Je
Pavois prévu , et la journée du 10 a justifié ma prédiction. Mais ^
voyons ce que je fus 9 voyons ce que je suis , aux yeux des mau-
vais citoyens.

Je ne fixerai pas votre attention surîmes principes , vous les
connoissez j mais la calomnie m'a réduite enfin à vous parler de

moi 9 de moi seule , et m'oblige de fixer vos Tegards sur les périls dont on me menace.

Le sieur Bourdon reproche à la société des jacobins de ne pas porter son attention entière sur moi) pour aiguïser les poignards qui doivent m'assassiner , il atteste que je suis fille de Louis XV ; il ajoute que je colporte une pétition qui ne tend à rien moins qu'à remettre sur le trône Louis XVI. (Moi, remettre sur le trône ce traître\ Quelle criminelle calomnie !) Et c'est par de semblables billevésées qu'on agite , qu'on trompe le peuple ? et qu'on fait égorger les citoyens !

Sont-ee-îà , mandataires du peuple , les hommes qu'on a choisispour gouverner l'Etat? O sénat français ! montre-toi tel que tu dois être y lève-toi tout entier , et rejette de ton sein ces membres impurs qui te déshonorent et qui souillent Pauguste enceinte d'où doit sortir le salut de la république.

Je ne suis point la fille d'un roi, mais d'une tête couronnée de laurier \$ je suis la fille d'un homme célèbre , tant par ses vertus que par ses talens littéraires. Il n'eut qu'une erreur dans sa vie , elle fut contre moi. Dans ce moment , je n'en dirai pas davantage \$ je paroi trois trop intéressante par un plus long détail 5 il s'agit de ma justification politique , je ne veux pas séduire mes juges , je né veux que les convaincre. Mes preuves seront succinctes , et accompagnées de pièces incontestables.

En 1782 ^ je fis le drame intitulé : L'Esclavage des Noirs , imprimé en 1784? et représenté à la comédie française en 1 789. Cette production , devenue célèbre par les sociétés qu'elle a produites , et par la révolution de l'Amérique , n'est pas , pour confondre mes ennemis , une demie-preuve pour moi 5 ma dé-

mocratie et ma philosophie effrayoient depuis long-temps les esclaves de la cour 5 mes remarques , mes bojis mots sur la déprava

—
tion de cette cour perfide^ sont connus ; on les a cités dans différentes circonstances.

En 1788 , je publiai ma lettre au peuple et l'impôt volontaire. Cette première production politique fixa les regards de la nation et du gouvernement.

l e citoyen Mercier , philosophe célèbre , et député a la convention , frémit pour moi ,

il peut attester cette vérité.. Quoique

femme ., me dit-il , vos écrits sont trop populaires et trop énergiques , dans un moment où l'on redoute la révolution que vous préparez. Croyez-moi , dérobez-vous aux poursuites des tyrans , et prenez les persécutions qui m'ont assailli pour exemple. Fièr et hardie comme ce même Mercier , comme Jean- Jacques , je n'en fus que plus entreprenante.

Je publiai bientôt mes réflexions humaines et patriotiques , et le bonheur primitif de l'homme. Le premier de ces deux ouvrages traitoit énergiquement des misères du peuple (c'étoit à l'entrée du grand hiver). Cet imprimé effraya les riches particuliers et la cour. La bienfaisance se répandit avec profusion sur les pauvres manouvriers sans travail. Je proposai les ateliers publics ; on les adopta ; et je puis me glorifier d'avoir électrisé les cœurs de cette sainte humanité.

Voyez les journaux de ce temps , et vous reconnoîtrez aus,si , sénateurs , qii'ne femme porta la première le charme de l'indé-

pendance et le flambeau du patriotisme dans la chose publique.

Qu' étiez-vous alors , Marat , Robespierre , Bourdon ? Des insectes cronpissams dans le bournier de la corruption , d'où vous n'êtes pas encore sortis. J'étois déjà un grand homme , que vous n'étiez encore que de vils esclaves. Les faits parlent mieux que moi. Je poursuis mes preuves.

La révolution s'opère, et je la suis avec la tendresse d'une mère pour un enfant idolâtré. Je vois des trahisons de toute nature ; je le démasque : on ne veut pas m'en croire. Je donne cent projets utiles \$ on les reçoit mais je suis femme , on ne m'en tient pas compte.

Louis XVI part pour Varennes; je ne vois plus en lui qu'un traître. On lui pardonne , et la constitution signée , on me réduit à lui pardonner aussi. Je connoissois les vices- de cette constitution , et la dépravation des co/t * électeurs . J'en avois assuré la marche impos* sibie dans tous mes écrits. Je ne me suis pas trompée ; mais je savois respecter les loix qu'elle me donnoit. Je craignois qu'une seconde révolution ne produisît une secousse désespérante , et ne précipitât cette mallieu*

rewse patrie dans l'abîme où elle étoit prête à s'engloutir. Relevée par la journée du 10, elle est aujourd'hui au plus haut degré de splendent qu'elle puisse atteindre 5 mais si elle Fait un pas rétrograde, elle est déchirée par lambeaux , et les tyrans de la terre s'en partageront les restes. Déjà trois gouvernemétis depuis trois ans ! et si les factieux V emportent,nous té irons pas jusqu'à la fin de la troisième législature^ (^)ue deviendra , aux yeux de l'Europe entière , cette révolution si vantée 5 dont nous étions si fiers ? ISF ous voulions servir de modèles au inonde , et nous

n'en serons que la honte et l'effroi. Les affreux égoïstes , qui s'honorent du titre de ci toy ens paisibles . achèvent d'égorger la chose publique \ ils abhorrent les factieux , mais ils les laissent agir 5 et , tremblans toujours pour leur vie , ils en devancent le terme. Ré veille-toi > lâche insouciance j la Renommée publie par-tout nos victoires : Paris seul peut les flétrir 5 l'esprit de 89 doit renaître pour effacer l'esprit du 2 septembre.

C'est ainsi , sénateurs y que j'ai constamment relève l'esprit public : voilà mon crime aux yeux des conspirateurs. Dans tous les temps je les ai poursuivis \$ ceux de la cour , ceux de la ville ; en un mot, j'ai affronté et leurs poignards et leurs poisons . Ce n'est pas encore assez pour convaincre , dans ce siècle pervers , de toute la pureté de mon aine j

©lie est portée à un trop haut degré de perfection pour qu'aucuns , j'ose le dire , excepté ceux qui , comme moi , exposent leur vie pour la cliose publique , soient en état de l'apprécier. Les Brutus, les Beaurepaire, sont désignés pour les grandes époques du monde y si je n'ai pas leur célébrité , j'ai toutes leurs vertus. C'est avec ces armes pures, que je défierai les poignards des lâches assassins. Si je meurs par leurs coups , ma vie en sera plus glorieuse dans l'avenir , et l'ombre des médians fera ressortir davantage les traits de mon tableau.

Je reprends mon texte : Peu de jours après ce fameux voyage de Varennes^ je publiai mes adresses au roi ^ à la reine , au ci-devant prince de Condé^ etc. On n'en a pas oublié .l'énergie , elles renferment l'exacte relation du sort de Louis Capet. Quelles démarches ne fis-je pas alors pour que ces adresses fussent mises sous ses yeux ! M. Gouvion s'en chargea , me promit de les remettre , et je dus l'en croire \ car , il m'assura qu'il n'étoit ques-

tion que de moi au château ; que j'inquiétois vivement les esclaves de la cour , etc. Je ne tardai pas à être assaillie d'une foule d'émissaires inconnus qui se présentèrent chez moi , pour me demander de ces adresses. Entr'autres un vieux commandeur de Malte , lequel portoit sa vieille décoration dans sa poche , chercha ^ dans une

conversation adroite , à m'intéresser au sort déplorable , disoit-il , de Louis XVI j et de sa respectable famille. Ma réponse fut si brève et si démocrate , que je ne lui donnai pas le temps d'achever sa période j je la terminai brusquement ,, en me levant , par ces mots : « Les rois sont des vers rongeurs qui dévorent la substance des peuples jusqu'aux os Aussi- tôt le ci-de vant commande urprend sa canne et son chapèau, et me dit , en sortant : « Je vous croyais royaliste , madame ?

; Oui \ monsieur 5 je le suis , mais dans l'esprit de la constitution , et hors d'elle^ je ne cannois plus de roi ».

Quelques mois après , arriva la disgrâce du sieur Duport. On me dispensera de dire tout ce que je pense de cet homme. ; On me reproche sa connôissance y je dois dire la vérité pour ce qui me' concerne : je le connoissois avant qu'il fût ministre , et c'est le seul homme dont j'aurois attesté la probité. Je lui déclarai ouvertement la guerre dès qu'il fut en place : l'amitié et la chose publique rn'en faisoient une loi. Je lui montrai l'abîrne sur lequel il échafaudoit sa fortune et ses dignités. Quelque fût sa dissimulation;, je m'aperçus que mes observations lui devenaient insupportables. Je mis le comble à son ressentiment par une conversation que j'eus avec lui chez moi , en présence de plusieurs personnes , et dans laquelle je le traitai comme

le plus Vil des esclaves : c'étoit à l'époque où ce citoyen , corrompu parle poison subtil de la cour , s'avisa de recevoir dans l'antichambre afe son maftre Xa. députation de l'assemblée nationale. Il osa alléguer l'étiquetté, l'usage. A ces ra'ots , je ne me connus plus. L'étiquette , l'usage , lui dis-je en colère , à l'égard des représentans du peuple ! C'est a ce roi qu'il appartient d'aller au-devant du souverain. Il voulut me persuader que je n'entendois rien en politique. « Anti-philosophe » mauvais citoyen, lui répondis-je de toutes » les forces de mon ame , je la connois mieux » que vous ; nous avons , j'en conviens , une » manière bien differente de l'observer. Lès » effets feront foi ; mais brisons là ».

Dans une autre occasion , je lui dis dam* sort Cabinet , à l'égard de mon fils qu'il prometbit depuis di'x-li n 1 1 mois , de promesses en promesses. » Mon fils a mérité par lufr » même de l'emploi ; et croyez-vous que sa » meré^nd le lui ait pas acheté par trente » mille livres an moins qu'elle a sacrifiées » pour sa patrie»? — Ah ! s'écria-t-il, avec le ton de la sensibilité ministérielle : «C'est » une grande sottise de se ruiner pour des » ingrats! Ah! si vous aviez voulu , si vous » saviez.... si vous vouliez encore.... si l'on » pouvoit compter sur vous ». — .

Je lui coupai k parole : « Me vendre

” «m crises de. J» cour, lui

^ dl^ 6 YTM Çeff'cstpas ce que je

» prétenrlcis , en se reprenant tout-à-coup,

» ^-T?ant mieux pquç vous , je n'en veux * P>f Wlr davantage , et je cours de ce » paschez vo tre digpe collègue Narbonne ».

A peine fus-je arrivée chez le sieur Narbpnne , que Duport s'y présente avecM. Calijer dç Oerville; je fus admise devant ce triumvirat, L homme de la cour fut extrêmement aimable ; mais lui ayant observé que je nç venois pas chez lui pour entendre des comphniens, je le rappelai à son devoir, je persifflai beaucoup la prétendue rixé de cef messieurs qui s'est élevée au conseil du roi. Je n'en suis pas dupe , lui dis-je ; vous faites comme '

<Illi copyienpentde disputer ensemble pour qu'on ait plus de cou-

hànce en eux. A cette remarm.»

(Vi)

des larmes sur k tombe de ce mStyr de Ta loi ? Je veux admettre les femmes à cette cérémonie nationale ; et pour cet effet je mie lève de mon lit, où j^é fois menue par tfne fausse fluction de WoiVnnÂ

semblée nationale) pâr-fouppjè suïs accueillie.» et mon Vœu 'est exaucé. Il falïoit donner des voiles et dés bein titres aux Mies du peuple t pour cet effet , il ialloit que la coÛecte fût considérable ; le Sieur Brousse dés FaucheretS et les architectes de c'ête fête , m'apurent qu il n y avoit que moi qui puisse se charger

d augmenter là rem^e, si je Voulois que ks filles indigentes dti peuple pussent orner lecortège. Je vais quêtant partout 5 mais lé Citoyen Petion , ihairS dè Pâilâ , m'ayant. fait ooservèr j Saris doute salis le vouloir, que le médians pOüvroieit so&peonhër nié défiqatessé , je ne vOûû's pis' reèëvoir un sol de personne , et f engageai MM tés donataires a envoyer leurJ bfffândel Mx léc-fions ou a la municipalité.

Jf ^°u^u?,int6fes?ecjia ,cj-ievànt reine a cette sousertptiony
j& lui fis ja léttrre éhergiqupe (jue j imprimgû dans le temps j mais
là k lu',faire Pafv'eniï' 1 et e'étoit

Je fis le pénible êÉfaf? dé nie transporter

S" 31116 ^ez > .sieur jhissac , Wuel ,

apres une conversation assez curieuse* *î

3-"^^ j® k Teine , k trop fameuse princesse Laniba«e. Celle
que

} eus avec cette femme , entLcMeàes vaine* prérogatives
qu'elle appellpit son rang, »'est

ETTf *r*«Wr)e « aJL «1

Snï^t •' daMS -Une ^ène

^pq actes , que je vais donner sous le titre de da France sau-
vée, ou le Tyran détrôné

conno t ' J*!®®Père i on achèvera de me

LambaHe' \$*édICtion ^ k dame ballp^ et dans ma conversa-
tion et dans

erribf 6 ' S pd *éri®é(> 4'we manière si

ferfif P°Ur °Iie ' <iue la malheureuse m'a

es h^ZCrUe ? en i fe compjfee de

Ayant échoué auprès de ces deux per- ■ 11I3foes ? Je m adres-
sai en dernier ressort

civiîTUR -Prte ?, de la liste

J £ j qUf rp 1?roit ^ue Ie «ieur Brissac et la dame Lani Dalle ,
s'acquitta de ma mis-

-on avec plus dp politiqu^que de dvlmet n sera sans doute
étonné que jusqu'à ce ornent , j aie gardé le silence sur cet objet :
aïs lorsqu on réfléchira que je n'ai pas dû pprsdèuter la cour, ptf-
HHm'en faire un tro- > °° rend™ Prêtre quelque justice ? ?*?
a38® m°dest.le » 9'ui i en rem plissa n t

ie but de mon ■vrai • .

par la publicité. Sénateurs , peuple 9 les voici ces lettres avec
leurs réponses : lisez-les \$ et si vous le pouvez 1 étouffez cet en-
thousiasme d'admiration que vous ne laissez pas aisément échap-
per en -faveur de mon sexe.

iB»»WWIwl,apiHBHWI HH jg ■ I ■ I W— — — « I ■ W W—
BW11»»KKg

LETTRES ET ORIGINAUX

Que l'Auteur se propose de déposer dans le sein de la Convention
Nationale.

Lçttre d' Oly mpe de Coupes à M* de Brissuc „

J® me suis présentée chez vous , monsieur , avec toute la
confiance d'une ame sans reproche et d'un cœur qui va droit au
but du bien. Ce n'est point ma faute ? si ou ne le voit point , ou si
on a des raisons de ne pas vouloir le voir \ mais vous me permet-

trez de vous témoigner ma surprise de la réception que vous m’a-
vez faite. Vous êtes l’ami du roi 5 dites-vous ? monsieur 7 et moi
aq^si

Ve amie . - ,

différent du vôtre” Tan/J*”8 Üh ^eifs *»«& 3a vérité de Fo-
nîlie dT % TM *te^

servirez ses Vrais intérêts r^, J. ,a,”ai^ X?« ’s nè

que sur ceux de patrie entSr?^ — monsieur , je ne veu v“ r) Ce-
pendant ,

ma démarche ni 1 ^ / éclat ni A d’avoir reçu d^tî^ Conduite ,
avant taine que vous cherchez^ Jf^6 éertout ce qui peut mnt -k 6
oiSner du trône Vous «USZïïh’*’ *” Mm ï,uMic- Je joins à cette
lettre^e”?! ”T PrinciPesle roi et pour la relue brochures pour

Vous refuser de remettre ^ **? "e P?uvéz vous êtes celui oui an
?” r,01 - puisque personne. J’at.eni PP'^ ' * P,US deTM

Ponse. Vous devez ’,*“** ^

circonstance , on ne ** , • q J dans cette de la reine les
maximpsU o** tr^ raPPr^cher cilier l’amour dwî V1TM Çeuvent
lui contre l’amie Je s “s ^ eUé d^lt les sentimens m

moyenne, Otr*,***^*^*TM C^i”

Réponse de M. Brissac.

•le suis fâché , madame

prouviez pas ies ’modte X.Tî " V

dn*> que ce: n’étoit pas A moi ^ -US

de Tous dire que je ne me permettois pas de remettre au roi
aucuns ouvrages ni écrits; quelconques. Je n'ai jamais donné au-
cuns conseils au roi 5 il ne m'en a jamais demandé j je l'ai servi
de mon mieux , en ne me mêlant que de remplir les fonc t i o ns
des charges que j'ai occupées. Si vous voulez , madame , remettre
vous-rneine, vos lettres auuroi , rien n'est plus facile que de. les
lui présenter à son passage , lorsqu'il va , à la messe 5 j'y, mettrai
mon vu avec, empressement , et voilà ce qui me rega rde , ou ,

rien n'est plus aisé que de l'envoyer à soii?^ premier valet-de-
chambre j le même moyen ; est à suivre pour la reine. J'espère ,
madame , que vous approuverez ma circonspection , et que vous
rendrez justice à mes senti^ens^; Je ne doute point des vôtres, et
je vous prie-, madame , de recevoir avec bonté l'hommage de
mon respeGt ,

Le commandant-général do la garde du roi. Lg.

de .Cossi JBÿlSSAÇ^

JPf S.: Je joins ici , madame , vos lettre^ , imprimées*

d3 Olympes de Gcnîg deLamballe

■S à' Madame

devant des préiuoés^ Fiers jJî1®îtr? à Seaoux

bien , laUKmSS, de Ûire

Vous m'avez refusé madame , do remets douee pM

||ïï5à2

teèf pp«,)

répété , Za? o/raw entraînent tôt ou tard

Je <*Mih

persuadée que , quand vous aureflÛ^i*

imposent , sur-tmit dans une circonstance où tout vous com-
mande de ne pas négliger la plus petite occasion qui peut la
rapprocher

de cette popularité qui Fauroit toujours du

guider. Si fa vérité vous effraye ? madame, sans doute vous ne
remplirez pas mon vœu , et ne serois-je pas autorisé à vous faire 1
application de ces deux vers célèbres de

Plièdre.

Détestables flatteurs , présent îe pins funeste ,

Que puisse faire aux rois ? la colere céieste !

J'espère , madame , que vous daignerez me prouver le
contraire * et personne ne sera plus empressé que moi à vous
rendre Hiomliiage qui vous sera du.

Olympe de Gouges»

IST. B, Je ne reçus point de réponse a cette lettre \ mais fai su
qu'elle avoit été le sujet d'une conversation affreuse sur mon
compte. J'y ajouterai que , dans mon premier mouvement de res-
sentiment , favois voulu La publier dans le journal des Quatre-
vingt-trois départemens et du Th ermometre du jour > e ne sais

quel motif peut avoir empêché ces^ deux journalistes patriotes ,
aujourd'hui

membres de la convention , de les insérer

*** °,éi * ^ I ^ mdiJjerence pour mon civisme?^

Monsieur de la Porte.

Monsièr,

VeI°Su°vtlW Une Pkœ ?UÎ Présente aux

, . i^baire UÎ1 caractère suspect ; ce-

r "i r PWs à "»ire q«« vous êtes

üL ■ "ff- c'est da!,s «*»

sous les yeux du roi et de la reine , leT brochant que je joins à
cette lettre. '

Vous n'ignorez pas sans doute , monsieur

rPrsr:eT ia pat:ie '

premièr le despotisme, et c'est dans cet esprit que je m'a-
dresse à vous"

J ai résolu - que la vérité fût enfin mise

effet ekr?X deJe?ra maiestés- Pour cet p/ > 1 a vois eu d'abord
recours à M. de

^rissac et a Mde. de Lamballe. O certes

j avais bien choisi pour échouer ! Mais ces

mm* aVeUSle? doivent être contents de

moi Je leur souhaite , malgré tout, que ma prédiction ne se réalise jamais. Enfin * mon-

Vouilt m„adressf à vous ?n dernier ressort. Vous etes l'intendant de la liste civile. Puissiez-vous , en faveur de la mémoire du ver-

tueux Simormeau , porter leurs majestés k contribuer souscription ouverte pour

cette fêter ta reine , dans une circonstance comme celle-ci , monsieur , devrait se montier la bienfaitrice des personnes indigentes , en faisant distribuer aux personnes pauvres de son sexe , et connues par des bonnes moeurs , quelques voiles et ceintures ! Ce bienfait ne peut altérer les finances de leurs majestés , et si , dans toutes les circonstances, on eût fait de la liste civile un aussi noble usage , permettez-moi de vous le dire , monsieur ^ on ne se plaindrait pas tant de la dépravation de la cour. Excusez , je vous prie, mon franc parler. Je ne flatte point les rois ; je sais parler aux hommes. Si vous possédez , monsieur , cette vertu , vous mettez , Jout de suite, sous les yeux de la reine, la lettre imprimée que je lui adresse. J'attends , monsieur , votre réponse, et suis avec tous les sentimens de l'égalité , votre concitoyenne. Olympe de Gouges.

Réponse de M- de la Porte .

Je viens , madame , de mettre sous les yeux de la reine , la lettre que vous in avez fait l'honneur de m'écrire et l'imprimé qui y étoit joint. Comme c'est le directoire du département qui est chargé de régler tout ce qui a rapport à la fête qui doit avoir lieu

de 1200 livres Ta F' l °? ' Uîî^ somme ma lettre à M 71 f * ef
ecris?> j'adresse

« co^f'Sssrr * >'■*

* « q.-V.X'fc «TJ 7:m *«*>

ES.aCCélérer de ce fffSl

L'intendant de la liste civile , la Porte.

JîAtfi, de cet,e répo,'s' > “

sieurs fois chTM“^‘Torte “ P"5**» pl,,-

r ,«æt ær rsi"*

citez moi • ;P ï ® personnes qm yenoient citoyen LuLel Sc°1S
aI°rS dans la maison du

PéîL:Zf^°^rrm^ da Çîto*en

ce nouvel ' • S- tS sont connus. Enfin , «où qui dW rreme
tr°UVa 5 11 ne s'agisci-devant reine mp?” ?„Une PlaCe chez la

pour moi 1, - j- • îî1J11 autre nesont faits

sont modérés et dip6 * Ao,nsieur> si mes écrits modères et
décens , c'est que j'ai toujours

pensé que , pour ramener les tyrans , ou les détruire , il falloir
des faits et non des insultes. Cet émissaire^ en m'apprenant ce-
pendant toujours les vertus du ci-devant roi , eut la bonhomie de
convenir avec moi qu'on ne m'a voit pas fait l'injure de me croire
capable de me corrompre , grâce à la critique d'un homme de ma
connoissance , que je laisse à deviner 9 lequel m'avoit fait trop
mauvaise tête et trop dangereuse pour un secret.

Sénateurs , analysez actuellement tous les faits ; tous les témoins existent , la vérité est toujours intéressante par elle-même. Mais je défie aucun homme dans l'univers entier , de la présenter comme moi dans toute sa pureté et dans tout son jour.

J'ai sacrifié tout à l'intérêt seul de la patrie j fortune , dignité , veille,? , santé, sentiment de cœur , qui n'est pas peu de chose pour une ame ardente comme la mienne 5 je me suis entièrement dépouillée de tous les avantages de la société , il ne me reste rien que la noblesse de mes sentimens et une très-médiocre fortune , j'ai servie comme vous , l'État et le peuple ,/u ne vous demande rien; mais rendez-moi Phonneur que nos ennemis communs , les agitateurs de la patrie vondroiëit me ravir, en forçant Piinpô-sieur Bourdon à se rétracter publiquement de. son atroce calomnie. Olympe de Gouges,

A MES CHERS AMIS

ni, mes ces amis , je vais, à mon grand: regret , vous satisfaire \$ je quitte la carrière epmeuse , . (et ruineuse) dans laquelle mon patriotisme , votre aimable égoïsme, \os gentillesses cuitropophapes , vos galantes scélératesses , qui ne tendaient a rien moins qu'à me faire égorger par vos généreux satellites , m'ont engagée plus long-temps que je l'aurais désiré pour mes interets, et pour la gloire de vos entreprifes. Continuez , cliarmans français , intrépides chevaliers de ce malheureux sexe , qui attendoit de l'esprit de la révolution des héros plus intrépides , Bourdon , Marat, tons les maringouins possibles , soyez satisfaits : j'ai rendu mes comptes.

? zîles chers amis , vous voilà délivrés d'un observateur intègre, d'une sentinelle surveillante , et ce qui pouvoit être pour vous plus dangereux, d'une ame désintéressée et aussi fière que libre , et indépendante. r

Encore une fois , oui, mes chers amis , la resolution en est prise j Thalle m'appelle et

je revoie dans ses bras. Je vais même, pour vous plaire , tâcher de redevenir femme ; mais jamais ce ne sera aucun de vous qui opérera ce grand miracle. Je vous abandonne le plaisir de bouleverser la France à votre aise, de dilapider ses finances, d'exciter le meurtre et le pillage, de vous distribuer les places , de substituer aux vertus et aux talens les vices , l'insolence et la nullité. Je vous souhaite tout le succès que peut donner à cette jiable entreprise la morale d'un siècle corrompu.

Et vous , philosophes bons et sensibles ; vous, les vrais soutiens du peuple et, les colonnes de l'Etat; vous, les amis des loix et de l'humanité , parez , si vous le/ pouvez 1 aux efforts destructeurs de nos ennemis communs. J'en ai dit, j'en ai fait assez pour me rendre aussi redoutable à leurs viles passions qu'utile à ma patrie. J'ai vécu pour ne retirer d'autres salaire que de mon aras; mais je savais aussi que je vivrais dans -l'a venir, &c. Si l'homme ne peut être exempt de défaut , et si la gloire en un , certes , j'aurai le noble orgueil de convenir qu'elle a réuni dans mon cœur toutes les vertus.

Je n'ai recherché ni rang , ni place ; je ne pouvais avoir l'extravagance d'y prétendre; un préjugé inique m'éloignoit à '.est égard de toutes prétentions; mais le préjugé, qui n'a rien de commun avec les éter-

nelles ventés de la morale ^ m'assure que Bion nom vivra tout entier dans la postérité, Démenez-vous là dessus , mes pitoyables détracteurs ;■ accusez - moi de fobe d'ineptie , d'avoir sacrifié ma fortune au salut delà patrie, que vous entravez journellement) mais vous ne parviendrez jamais à me prêter toute la bassesse de vos intérêts et de vos passions } c'en est assez pour que l'avenir prononce entre vous et moi.

Je dois finir par un grandexempïe de justice 5 personne n'ignore que je suis l'entagoniste de Philippe de l'Egalité. Le citoyen^iLflirt ^ r t A fj" n~~V]~ n iT~rn r nî ili Pr y

vient de m'apprendre , à 'mon grand étonnement,que^ dans une conversation avecle sieur Bourdon , de qui l'affreux bourdonnement appelle depuis quelques jours tous les poignards des assassins sur ma tête , ce même Philippe lui avoit dit, en parlant de moi: » Je connais son caractère mieux que vous,' « et je répondrai de la pureté de son patrio- » tisme ». Philippe , si ce caractère étoit versatile, si j'étais capable de me retracter sur ta conduite , je te dirais loyalement » Je me suis trompée sur ton compte ; la « première des vertus de l'homme est d'être » juste à Pégard de ses ennemis : Tu la p^

3> sèdes, c'est un grand avantage qu& je » disputerai toujours. Voilà ma rétraction :

>3 elle fait ton éloge ».

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/correspondancedeoogoug>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.